

Amilcar Bettega Barbosa

Deux proses

traduites du portugais (Brésil) par Robert Bretaud

Amilcar Bettega Barbosa est né au Brésil, en 1964. Son premier livre, un recueil de nouvelles intitulé *O Vóo da trapezista* (Editora Movimento, Porto Alegre) et publié en 1994, a reçu le Prix « Açorianos » de Littérature. Amilcar Bettega Barbosa a continué à publier des nouvelles dans des anthologies et des revues, mais son deuxième livre n'a été publié qu'en 2002 : *Deixe o Quarto Como Está* (Companhia das Letras, São Paulo) a reçu une seconde fois le Prix « Açorianos », en 2003. Son dernier livre, encore un recueil de nouvelles, mais qui, cette fois, sont réunies par une ligne narrative forte, vient de paraître au Brésil : *Os lados do círculo* (Companhia das Letras, São Paulo). Considéré comme une des voix les plus importantes de ce qu'on appelle la « Génération 90 », Amilcar Bettega vit en France depuis 2002.

Les livres d'Amilcar Bettega, alors même qu'ils sont constitués de plusieurs textes, se caractérisent par une très forte unité à la fois thématique et linguistique. *O vóo da trapezista* est divisé en deux parties qui font entrer en opposition et dialogue deux espaces et deux temps différents. Les récits de la première partie sont consacrés à des êtres tourmentés et solitaires dans un univers urbain. La deuxième partie montre, dans un monde plus rural, des situations où des enfants souffrent de la brutalité du passage au monde adulte.

Deixe o quarto como está (*Laisse la chambre comme elle est*), sous-titré « Études pour la composition de la lassitude » et d'où sont tirées les deux nouvelles ici présentées, est un recueil de quatorze textes où l'insolite se révèle progressivement dans les atmosphères aussi bien que dans les personnages, mais aussi dans l'écriture elle-même, qui semble assumer comme naturelle la logique de ces mondes déformés. Les nouvelles de *Deixe o quarto como está* sont habitées par des personnages aux perspectives réduites, qui, en dépit de leurs luttes infatigables au sein de leurs univers minuscules, ne sortiront jamais du lieu où ils sont. Ce sont des créatures emprisonnées dans des camisoles de force faites des circonstances sociales et psychologiques précaires qui les enveloppent, mais aussi de leurs ambitions dérisoires, voire indigentes.

AUTO-PORTRAIT

Le centre, le principe de tout, est cette grande maison, un tantinet sinistre, aux fenêtres toujours closes, avec beaucoup d'arbres de haute taille tout autour (peut-être des kapokiers, et à coup sûr un saule-pleureur). Des murs sales, entre gris cendré et marron. Rien ne permet de dire que c'est, ou que ce fut, une riche demeure. Tout juste une grande maison. Quoi d'autre ? Bien sûr, la perspective, une vue toujours d'en haut. La façade (le peu qui en apparaît, en fonction de l'angle de vue) et le toit (très sale aussi, de la mousse sur les tuiles), plus ou moins mêlés en un compliqué et peu évident premier plan. Ensuite, une vague vision des profondeurs de la maison, sans qu'il soit possible de distinguer ce qui est encore la maison de ce que sont les arbres du patio et leurs ombres. Et un détail inutile : une treille aux feuilles roussies, comme une extension de ce qui serait peut-être la cuisine. C'est plus ou moins cela.

La grosse vient seulement après, elle vient après la maison, comme une partie qui se serait détachée du reste. Bien davantage, il se peut qu'elle soit plus que la maison même, voire qu'elle soit tout (il est fort probable qu'elle soit tout), mais elle vient après la maison, entendez-vous ? La maison est le principe, la grosse la conséquence.

C'est une grosse immense, aux bras très blancs et qui paraissent avoir, à la hauteur de l'aisselle, le diamètre d'une pastèque. Les cuisses doivent être horriblement plus larges et plus laides (pleines de varices, on pourrait le parier), mais elles sont couvertes par une robe qui tombe jusqu'aux mollets. Une robe indécente. Même si elle descend presque jusqu'aux pieds, la robe est indécente, peut-être parce qu'elle laisse voir ces bras repoussants. Elle est allongée. Bien plutôt, étalée sur une chaise-longue. Elle, la grosse, est dans le jardin, à quelques mètres devant la maison.

La forme de l'homme est plus difficile à saisir. Elle est mêlée à l'ombre d'un arbre, comme quelqu'un guettant quelque chose à distance. Ce n'est qu'avec effort qu'il pourra être distingué du mur sombre au fond et de l'ombre de l'arbre. Il faut tendre le regard ou même user d'imagination. À ce moment-là, il surgit, décidé et rébarbatif. Aveugle ? En un sens figuré, oui. En alerte, c'est ça. Cet homme est là en alerte, comme un chien sauvage attaché à une chaîne. Il porte des bottes et paraît en être fier. C'est sûr, il est au service de la grosse. Il est son inférieur, il n'y a pas de doute, le fait qu'il est aveugle le montre. On a l'impression qu'il attend un ordre de la grosse, et qu'il en est tout anxieux. Aveugle, complètement aveugle, et je sens que je ne peux en dire davantage sur lui.

Voici le centre, maintenant plus détaillé : la vue d'en haut, la maison (obscur) avec son toit sale et les murs idem ; ensuite, la grosse dans le jardin (l'herbe est d'un vert très mousse et irréel), étalée sur la chaise longue, et l'homme dans l'ombre de l'arbre, tel un chien de garde. En outre, comme partie de l'ensemble (ce dernier étant tout entier si sombre, d'un vert tirant sur le noir), apparaît le mur. Difficile d'en préciser la hauteur, à cause de la perspective aérienne, il est épais et gris cendré, il enclot un terrain assez étendu qui se perd dans la zone obscure du fond.

Et maintenant les gamins. Et ça, c'est déjà du côté extérieur. Ils sont deux et se trouvent sur le trottoir, plaqués au mur, du côté de la partie principale de ce dernier, mais très proches du coin. Ils sont séparés de quelques mètres, et l'un d'eux semble être accroupi. L'âge ? Peut-être dix ans, ou moins. Café au lait et malingres, des petits chenapans. Oui, c'est ça.

Le premier mouvement est celui des garnements. Les deux presque en même temps, comme s'éveillant à la vie du même souffle, d'une espèce de « Allez ! », « Action ! », ou quelque chose du même genre. À l'intérieur des murs, tout reste statique, excepté une brise paresseuse qui commence à remuer, très doucement, les feuilles des arbres. Mais la grosse et l'homme restent exactement dans la même position. Ce sont deux pierres. Avec le poids de la pierre ; avec le froid de la pierre ; jetant un regard minéral sur tout.

Les gamins s'approchent l'un de l'autre, discutent de quelque chose (tout son est déduction, bien sûr). Ils cheminent et s'arrêtent à maintes reprises, toujours le long du mur. L'un d'eux de temps en temps fait un geste très rapide, montrant le faite du mur.

À l'intérieur, juste les feuilles des arbres remuant presque imperceptiblement.

Il est facile d'imaginer ce que les garnements fomentent. Avant même que l'un d'eux fasse la courte échelle à l'autre, on comprend bien ce qu'ils veulent. Celui qui a grimpé tire maintenant l'autre par le bras, et, bien vite, les voilà tous deux sur le mur, regardant de là-haut vers l'intérieur. Ils ont des mouvements de chat, il est presque inutile de le dire, ils sont silencieux et agiles, et glissent sur le faîte du mur comme un courant électrique parcourant un fil de cuivre.

À l'intérieur, la grosse au soleil et l'homme dans l'ombre ne sont que deux statues.

Les garnements sont excités, c'est visible, leurs mouvements sont rapides et en cadence : ils avancent, il s'arrêtent, ils étudient, ils avancent... En fait, on dirait plutôt une progression nonchalante et graduelle, mais vue comme dans un film accéléré. Ils avancent, ils s'arrêtent, ils avancent... Jusqu'à ce qu'ils découvrent l'endroit idéal pour descendre, là où une branche d'arbre passe par-dessus le mur. Un endroit ombreux, bien sûr, où ils peuvent se dissimuler encore mieux.

À l'intérieur – figurez-vous –, tout reste impassible. Et le souffle calme et continu du vent paraît contribuer à l'immobilité de l'ensemble. Seules les feuilles bougent, à peine. Avec un peu d'imagination on pourrait entendre le bruit d'une brise glissant entre les feuilles des arbres.

Impossible de préciser l'endroit ni le moment où les petits vauriens descendent. Ils se mêlent à l'ombre et ne réapparaissent qu'à l'intérieur du patio. Ils poursuivent leur progression fragmentée, avec ce mouvement qu'ont les rats et les cafards en quête d'obscurité, de recoins. Ils s'esquivent farouches et zigzaguant derrière les troncs d'arbres. La scène est muette, bien sûr, mais même s'il y avait un son il serait très difficile de le percevoir. C'est à peine s'ils murmurent. Parfois même pas, ils se comprennent par gestes et par regards. Ainsi ont-ils réussi à parcourir un long bout de chemin, en direction de la maison.

Ce qui est angoissant, ce qui finit par être inadmissible, c'est l'immobilité dont tout est pris dans la maison. Les garnements s'approchent de plus en plus d'une des fenêtres, sans doute une de celles du salon, mais tout reste immobile. La grosse et son chien de garde dans la pénombre sont encore deux formes pétrifiées. Effrayant comme tout est facile pour les gamins. À présent, ils espionnent par les fenêtres. Les voilà qui courent, accroupis, jusqu'à une autre fenêtre. Ils cherchent à la forcer. Ils essaient sur une autre. Et encore une : ainsi vont-ils à la recherche de la meilleure façon d'entrer, un battant mal fermé, voire une charnière avec une goupille facile à faire sauter.

Et la grosse avachie ! Et son doberman à deux pattes mêlé à l'ombre de l'arbre ! Les morveux ont déjà réussi à ouvrir la fenêtre ! Il n'est pas possible que personne n'intervienne, que cet imbécile reste comme une momie dans l'ombre de l'arbre.

N'y a-t-il personne qui se rende compte de la situation ?

Voilà le premier chenapan déjà pendu au rebord de la fenêtre, balançant ses jambes minces pour se donner la dernière impulsion. Et ces deux-là... Difficile même de continuer.

L'espoir, c'est la grosse. Si quelque chose arrive, ça viendra de la grosse. Oui, la grosse, enfin ! Enfin, elle lance un regard en direction de l'homme. Elle a lancé un regard. Rien que de très rapide, moins de quelques dixièmes de seconde, et elle a repris aussitôt sa passivité de statue. Mais qu'importe : ç'a été juste ce qu'il

fallait pour faire exploser toute la férocité contenue dans son homme-chien. Ce fut comme s'il avait reçu un coup de fouet, ou la décharge d'un éclair, et, avant que le premier gamin ait réussi à sauter à l'intérieur de la maison, lui, l'homme-doberman, a déjà (quel mouvement impressionnant) pris par le cou les deux racailles, un dans chaque main.

Et ce qui est également impressionnant c'est comme il lui est facile de les porter par le cou, un dans chaque main. Dire que cela donne une espèce de soulagement est presque ridicule, devant l'incroyable facilité avec laquelle l'homme les a attrapés. Les jambes maigres qui se balançaient au bord de la fenêtre maintenant s'agitent dans l'air, par pure angoisse. Et l'homme les apporte auprès de la grosse. Non pas tout près, en fait : il les apporte seulement sur la pelouse, devant la maison, sous le soleil. L'homme regarde avec insistance du côté de la grosse, tenant à sa merci les chenapans, qui continuent à gigoter comme deux lièvres encore vivants mais qui pressentent leur fin. Il est évident qu'il attend un regard d'elle, juste un regard d'approbation. C'est tout ce dont il a besoin ; c'est inscrit dans sa manière de faire, dans la manière rude qu'il a de tenir les deux sacrifiants par le cou. Mais la grosse le méprise. Elle le méprise profondément, et montre dès lors, une fois de plus, cet air de qui est étranger et supérieur à tout : rien à faire, désormais. Étalée sur sa chaise longue au soleil, elle ne montre pas le moindre intérêt pour ce que l'homme a réussi à attraper. Elle s'en moque.

Et lui, résigné, mais sans montrer aucun signe d'amertume, tourne le dos à la grosse, ouvre les bras au maximum de leur envergure et les referme brutalement, choquant les têtes des gamins l'une contre l'autre. Deux fois, avec une violence digne de sa sévérité. Ensuite il libère les gamins, qui font trois ou quatre pas en titubant et s'affaissent sur le sol. L'homme s'assoit dans l'herbe, les bras autour des genoux et un air qu'on pourrait dire quasiment paternel. Comme qui veille un malade, il attend avec patience et zèle que les gamins reviennent à eux. Quand ils commencent à remuer, l'homme se lève, leur tend les mains et les met debout. Il leur fait une caresse sur la tête – chacun d'eux a une énorme bosse au front. L'homme amène, les tenant chacun par la main, les deux gamins jusqu'à l'endroit où la grosse est allongée. Et c'est seulement à cet instant, alors que les gamins sont en sa présence même, qu'il se produit un changement très subtil dans sa posture de statue. Sans bouger le reste du corps, la grosse étire le bras, prend un air peiné, et leur caresse le menton du dos de ses doigts, lentement. Il y a sur son visage quelque chose de difficile à identifier, mais qui pourrait bien être une larme. Le geste s'arrête, et elle redevient statique. Le regard de l'homme prend une expression d'abandon. Mais vite il se ressaisit et, tenant les gamins par la main, il les mène jusqu'au portail. Il tire quelque chose de sa poche, bonbons, chocolats, peut-être de la monnaie. Les enfants sourient et s'en vont.

L'homme reprend son poste à l'ombre de l'arbre, puis s'enfonce plus avant vers le fond, près du mur, où il est pratiquement impossible de le distinguer. Il ne tarde pas à revenir avec un sac de sable dans les bras, le dépose sous l'arbre et se met à le rouer de coups avec une furie étonnante. Déversant une violence silencieuse, mécanique. Ses poings ne paraissent pas ressentir l'impact des coups contre le sac, contre le rude tissu du sac qui, sous l'effet prolongé de coups successifs et insistants, commence à se rompre. L'homme-chien est à genoux et frappe. Il continue de battre et de battre et ne s'interrompt que pour sécher la sueur qui ne cesse

de lui goutter dans les yeux. Parfois aussi il lance un regard à la grosse. Mais elle n'en a cure. Elle est autre chose. Elle, elle est déjà depuis longtemps dans sa vieille posture de statue. Or, l'ensemble tout entier est en train de reprendre son air d'immobilité. Jusqu'à la brise dans les feuilles qui est en train de s'arrêter, et tout reprend sa froide immobilité.

Et, dans cette perspective d'en haut, telle est donc la maison grande et obscure, tels sont le toit sali de mousses, la grosse étalée au soleil, les arbres, le terrain, le mur. Tout est statique, tout terriblement impassible. Excepté l'homme, l'homme-chien, au pied de l'arbre. Et ce mouvement, le sien, de lever et abaisser le bras. Aucun autre mouvement, excepté celui du bras de l'homme qui se lève et s'abaisse avec une féroce régularité, le bras qui monte et descend et recommence à monter et descendre en un rythme constant et qui, même s'il n'y a pas de son, nous force à entendre cette chose qui bat, et bat, et bat, bat, bat, bat.

EXIL

« Je vais fermer la boutique et quitter la ville. » Que de fois j'avais retourné cette pensée ! Non que je n'aime la ville, mais la boutique, là, ne marchait pas. Il peut paraître étrange que je dise cela, puisqu'il n'est jamais arrivé que je me trouve avec la boutique dans un autre endroit. Et, notez bien, je ne suis plus un enfant ! C'est dire que, bon an mal an, jusqu'à aujourd'hui la boutique continue d'ouvrir, mais moi seul sais à quel prix.

Jamais il n'y a eu grande affluence dans la boutique, ce que je vois comme une chose normale. Les gens peuvent très bien mener des vies normales sans avoir besoin de venir à la boutique. Probablement cette affluence est-elle aujourd'hui la même que lorsque j'ouvris, et au fond peut-être est-ce moi qui, tentant de trouver des excuses pour fermer, en viens à aborder cette question à présent. Mais personne ne peut nier qu'une boutique a besoin de clients. Non seulement pour que soient achetés les produits, mais aussi, et surtout, pour qu'elle s'aère. Une boutique comme la mienne, à ce point introvertie, finit par créer au-dedans d'elle-même une atmosphère dangereuse. Sûr que la chaleur qu'il fait dans cette ville contribue à augmenter la sensation d'étouffement. On en est comme enserré. Parfois, il me semble que l'air, à l'intérieur de la boutique, durcit, se prenant en une sorte de gel qui s'empare de l'intérieur de la boutique, ce qui, évidemment, y rend plus difficiles les mouvements. Chaque matin, quand j'ouvre la boutique, je me mets derrière mon comptoir, dans l'attente des clients. Aux alentours de midi, quand je vais jusqu'à la porte pour me dégourdir les jambes, je sens déjà l'air gélatineux embarrasser mes pas. Il est évident que c'est quelque peu la faute de la chaleur ; sans aucun doute. Et l'une des choses sur lesquelles je serai intraitable quand je déménagerai, ce sera que ma nouvelle ville ne soit pas aussi chaude. D'ailleurs, pour brasser un peu l'air, j'ai installé un ventilateur au plafond, mais ce dernier est si haut que le ventilateur se trouve trop loin. Ici, en bas, c'est tout juste si je sens son effet, j'entends à peine le bruit de ses pales qui se traînent là

haut. Ça, oui, c'est réconfortant ; ça donne la sensation que la boutique n'est pas si vide. Mais alors se pose le problème de la consommation d'énergie, qui a beaucoup augmenté et qui m'oblige à présent à laisser le ventilateur débranché la plupart du temps. Si la boutique n'a pas de clients, si elle ne réussit pas dans le commerce de ses produits, si ma recette est insignifiante, je dois diminuer au maximum les dépenses – c'est élémentaire et dans tous les manuels d'économie commerciale. Je n'allume même plus la lumière ; je me résigne à quelques heures de pénombre au début de la matinée, et je n'allume pas la lumière. Dans la soirée, il n'y a pas de problème, parce que le soleil tombe juste devant la boutique et entre en force par la porte et les deux fenêtres, que je maintiens toujours grandes ouvertes. C'est alors que devient plus visible cette apparence placide et gélatineuse de l'air. L'intérieur de la boutique jaunit et l'air s'épaissit, avec l'allure d'une vieille chose. Parfois, je dois me réfugier derrière le comptoir pour me défendre du soleil, qui m'arrive droit dans les yeux. Il arrive opaque, filtré par la densité de l'air de la boutique, mais il me frappe fort les yeux. Je me rétrécis à l'abri du comptoir et ne quitte mon refuge qu'à six heures, à six heures pile, pour fermer la boutique et me reposer après la journée de travail.

Au début, je fermais la boutique aussi à midi, traversais la place devant et allais déjeuner dans un hôtel qui se trouvait de l'autre côté. Par la suite, l'hôtel ferma et je décidai de déjeuner dans la boutique même, la laissant ouverte toute la journée, ce qui, sans doute, était mieux adapté aux manières de vie moderne. Je déjeunais derrière le comptoir et dans le recoin le plus obscur, vite, pour être prêt, si un client se présentait, à le servir, et de préférence sans résidus logés à la jonction des dents. C'est pourquoi j'ai demandé à la gamine, qui me préparait les plats, de ne pas y mettre de haricots noirs, justement pour éviter ce genre de problèmes.

Jamais personne ne vint à la boutique durant l'heure du repas.

Mais le pire était après le déjeuner. Avec la chaleur et la digestion, même si je me limitais à un très frugal repas, je me sentais tout à fait somnolent et j'étais obligé de me reposer derrière le comptoir. Je dormais, ou somnolais, dans un état d'alerte permanente. Parfois, je me réveillais effrayé par l'agitation d'enfants envahissant la boutique en un jeu auquel, aujourd'hui encore, je ne comprends rien. Ils ont pris l'habitude de venir en une bande de six ou sept moutards, comme s'ils formaient à eux tous une seule vague de bruit et de mouvement. Ils crient beaucoup, se bousculent et rient,, chacun paraissant toujours essayer d'attraper l'autre, comme en un jeu de poursuite mené en un espace très restreint – cet espace, justement, que vient emplir la vague qui se déplace dans toute la ville et qui, de temps à autre, entre dans la boutique. Avec le temps je commençai à me perfectionner l'oreille et, à l'instant où je percevais le bruit des enfants s'approchant depuis le bout de la rue, je me plaçais derrière la porte et me tenais prêt à les refouler aussitôt qu'ils se pointeraient. Je tapais des pieds sur le sol et lançais quelques cris de « Attrape ! », à la manière de celui qui excite les chiens. Une de ces fois-là, je les poursuivis jusqu'à la chaussée et restai surpris à voir, tandis qu'ils tournaient au coin de la rue, que, cette fois-là du moins, il s'agissait vraiment d'une bande de chiens chahuteurs. C'est qu'ils sont tout à fait semblables.

Mais si je parle de la sorte des chiens et des enfants, ce n'est pas que je ne les aime pas. Bien au contraire, j'admire tout spécialement leur capacité d'être toujours très actifs. Mais c'est qu'ici, dans la boutique, j'ai besoin de gens qui

viennent m'acheter des produits, non d'enfants ou de chiens. Les rayons qui occupent tous les murs de la boutique sont pleins, et je sais que mes produits sont excellents. Je ne nie pas que l'absence totale de clientèle m'emplit souvent la tête de doutes. Je reconnais aussi que l'aspect de la boutique aurait besoin d'être modernisé – son ambiance obscure et sans clinquant n'est pas d'un grand attrait pour les clients et finit par cacher un peu plus encore les produits sur les rayons. Mais je sais, oui, que mes produits sont de qualité. Le problème est qu'il n'existe plus de clients dans cette ville. Parfois, j'en arrive à me demander si elle-même, la ville, n'est pas en train de disparaître. Comme si une grosse gomme était en train d'effacer la ville, les gens surtout, les clients, la laissant à chaque coup plus semblable à une ville-fantôme. Dans ces moments où je me fatigue d'attendre les clients derrière mon comptoir, je vais à la fenêtre et y reste des heures à regarder le vide. Des heures et des heures sans que passe quelqu'un dans la rue ou même sur la place en face. Et le silence, d'un poids qu'aggrave la chaleur, s'abat sur la ville comme une grosse masse solide de néant – un silence solide et blanc, couleur néant. Rien que quelques façades sombres et muettes, qui paraissent m'observer. Ces derniers temps, le silence n'est coupé que lorsque la bande de chiens descend la rue avec cette agitation dont on ne sait jamais bien si ce sont des disputes ou des jeux. Ils passent tout fous, bruyants, et disparaissent bientôt au bout de la rue – et le silence à nouveau tombe sur la ville. Quand le remous de jappements menace d'entrer dans la boutique, je tape des pieds sur le sol avec force et les harcèle pour les éloigner, ce qui ne laisse pas d'être divertissant. Parfois, l'un d'eux se détache de la bande et entre dans la boutique, tournoyant sur lui-même à demi perdu et sans savoir où courir, se cognant contre les comptoirs et les rayonnages jusqu'à retrouver la porte et sortir. Et je reste là à regarder, fasciné, les ondulations produites par le passage soudain de ce mouvement à l'intérieur de la boutique, les remous qui se forment dans l'air jaune et gélatineux, comme des nuées tournoyant à l'approche d'un orage.

Mais ce doit être la petite livreuse de repas qui a parlé ici de la fermeture de la boutique. Je sais qu'elle ne l'a pas fait en pensant à mal, et peut-être n'était-ce qu'une tentative désespérée pour ne pas perdre sa source de revenus. Je lui avais dit que je n'aurais plus besoin qu'elle m'apporte mon déjeuner et j'avais dû lui donner des explications. C'est probablement pourquoi, tout à coup, quelques personnes commencèrent à venir jusqu'ici, après tant de temps. Quelques-unes arrivent silencieuses, l'air extrêmement respectueux, et scrutent les rayons. À la dérobée, elles m'observent aussi, derrière le comptoir. Elles paraissent très admiratives, mais, quand j'essaie de m'approcher, elles s'en vont, et sait-on alors à quoi elles pensent. D'autres affichent un certain air désabusé, un air en quelque sorte blasé, et abrègent leur visite, me laissant une impression de clientèle incapable de s'étonner. Déjà elles ont vu tout ce qui existe dans toutes les boutiques du monde ; déjà elles connaissent tout, et peut-être est-ce pour cette raison qu'elles traînent cet air si triste. Elles entrent et sortent, laissant pendant leur visite transparaître un sentiment d'obligation. Quelques-unes portent un badge sur la poitrine, mais je n'ai jamais pu lire ce qui y était écrit.

Pas plus tard qu'hier est venu un couple particulièrement intéressant : lui très gros et l'air las, elle jeune et volubile. J'étais en train de terminer mon déjeuner derrière mon comptoir et décidai d'y rester, les observant tous deux par une fente

dans le bois et écoutant ce qu'ils disaient. Elle prenait les produits, les manipulait et les montrait au gros, qui gardait les mains dans ses poches et même faisait un pas en arrière quand elle s'approchait avec le produit. « Il n'y a rien de pareil à ça, ici, en ville. », disait-elle, et elle pressait le produit sur la poitrine du gros, qui prenait une mine de dégoût et s'écartait. « Dans votre position, c'est quelque chose qu'il vous faut connaître », insistait-elle, donnant l'impression d'être très remontée. Le gros, tout blasé, regardait vers la porte. Alors, elle en revint à la marchandise qu'elle tenait à la main et l'examina sous toutes ses faces. Elle voulut même dire quelque chose au gros, mais abandonna quand elle le vit presque à la porte de la boutique, l'air impatient. Toujours avec le produit en main, elle alla vers le gros ; ils échangèrent quelques mots que je ne pus pas entendre et, bientôt, ils étaient bras dessus, bras dessous, se souriant. Quand ils franchirent la porte, elle jeta la marchandise dans son sac. J'aurais pu encore les rattraper et faire payer ce qu'elle emportait, mais je pensai que, si je le faisais, elle me rendrait le produit et j'aurais à le rapporter dans la boutique.

Au fond, tout était déjà décidé. Quand bien même, d'un moment à l'autre, ma boutique se remplirait de clients. Quand bien même la boutique deviendrait celle qui vend le plus au monde. Demain, la petite livreuse ne m'apporterait plus le déjeuner. A la vérité je me sentais très, mais très fatigué. Je laissai tout comme c'était et fermai la boutique à six heures précises.

Je quittai la ville de nuit, parce que c'est de nuit qu'on doit quitter une ville. Et je la quittai par le train, parce que c'est encore la meilleure façon de le faire.

Quand le train se mit en branle, je fus pris d'une énorme sensation de soulagement et d'allégresse, imaginant déjà comment serait mon négoce dans la ville nouvelle. C'était une nouvelle vie qui s'ouvrait au bout de ces rails qui s'enfonçaient dans l'obscurité de la nuit. Je me renfonçai la nuque dans le repose-tête et me mis à regarder passer la ville par ma fenêtre, sentant – dans le mouvement du paysage des lumières au dehors – le train déchirer la ville. Les lumières s'éloignaient dans le sillage du paysage que le train laissait derrière lui. J'en arrivai même à imaginer qu'elles se défaisaient dans l'air comme des bulles, peu après le passage du train. Je me collais le visage contre la vitre et me retournais de tout mon corps pour tenter de voir les bulles de lumière se diluer dans l'air et ne laisser après moi que l'obscurité totale de la nuit.

Je crois que ce fut en pensant à ces bulles de lumière éclatant et se dispersant en étincelles, que je m'endormis. Je me réveillai peu après, et dans ma fenêtre la ville passait encore. Le train avait du mal à se défaire de ce pâle paysage de rues, de maisons et de lumières vides. Je m'endormis et m'éveillai de nouveau, plusieurs fois, et le train traversait encore la ville. C'est seulement alors que je pouvais mesurer l'extension de la ville que je quittais. Ville toujours vide, obscure, avec ses lumières fugitives se diluant dans le sillage du train, mais toujours là à ma fenêtre. La ville n'en finissait pas.

Je me retournai de l'autre côté, mais ne réussis plus à dormir. Alors, après m'être retenu pendant un long bout de temps de regarder par la fenêtre, je cessai de résister et me plaquai de nouveau le visage contre la vitre. Et, dans la vision embuée par ma respiration contre la vitre, voilà : elle était encore là, la ville, avec les façades flétries des maisons, les lumières froides de la rue, qui passait et passait. Je regardai encore une fois les lumières explosant au passage du train et mon esprit fut

submergé par le souvenir de cette bande d'enfants et de chiens qui balayaient la ville et ma boutique de leur chahut. Je fermai les yeux et ils avalèrent quelque chose.

Ce ne fut pas une renonciation. Encore moins une résignation. Je compris seulement que la meilleure chose que j'avais à faire était de descendre à la prochaine gare. Ce que je fis. Je traversai les rails vers l'autre côté, ignorant la passerelle qui unissait les deux plate-formes. Je grimpai dans le premier train qui passait en sens inverse, de retour vers ma ville.

Je ne me faisais pas la plus petite idée de l'heure qu'il était, mais la nuit était pleine et sans étoiles. J'avais encore un long bout de nuit devant moi, en un long voyage, mais il était quasi certain que je serais de retour à temps pour ouvrir la boutique au petit matin.